



JULIETTE EINHORN

La première phrase, « *Ce n'est pas tout à fait vrai* », semble répondre au titre, *Et le jour sera pour moi comme la nuit*. Dès l'incipit, Françoise Grard instaure un dialogue à l'intérieur et à l'extérieur de son roman, mouvement de balancier entre l'ombre et la lumière, maintenant et l'enfance, la mémoire et l'écriture, l'incrédulité et la lutte.

Avec *Printemps amers* (Maurice Nadeau, 2018), déjà, elle entretenait en trois portraits de femmes ces fils de l'enfance que, depuis 1998, elle noue dans ses romans pour la jeunesse. Ici, la plongée en terre intime nous mène plus loin encore, en apnée derrière son œil. Récit d'un basculement, le roman est, pense-t-on d'abord, celui d'une réclusion: un 5 septembre, « *comme un coup de poing venu de l'intérieur* », le réel n'apparaît plus, soudain, à la narratrice que sous la forme d'une photo déchirée. Sans crier gare, la moitié du monde s'est éclipsée de son champ de vision, se transformant au fil des heures en un pochoir inversé: ses yeux ne perçoivent plus que les contours, quelques ombres à peine – un décollement de la rétine que l'on opère d'urgence. Comment, dès lors, accepter de vivre « *en minuscules* », d'« *ausculter le silence* » en se cognant partout? Contre les portes, contre les couleurs.

Mais la chronique d'emmurement se mue tout à trac en un trépidant journal d'exploration. « *Ejectée de la réalité* », Françoise Grard puise dans le seul réel auquel elle a désormais accès: sa propre vie, qui se met à défiler derrière sa rétine pour composer, d'un chapitre à l'autre, le daguerréotype de ses résistances, au double sens du terme: déni face à la catastrophe et combativité. Car les problèmes de vue la poursuivent depuis toujours. Une cataracte, à 7 ans, a obstrué son œil droit, la faisant loucher de son « *œil mort* ». Autour de l'écrivaine, êtres et choses dansaient dans un « *brouillard originel* » – une forêt d'apparitions où les pommes devenaient des têtes d'humains. Un monde inachevé, élucidé au fur et à mesure sous forme d'histoires de son cru.

Inverser le mouvement des choses

De sa cécité partielle, l'écrivaine en herbe a tiré un bénéfice secondaire: recours aux lacunes du réel, affirmation d'une différence irréductible, l'écriture est née dans ces interstices. *Et le jour sera pour moi comme la nuit* fait parler les angles morts, en écho à Victor Hugo et aux héros de fiction qui ont aidé la narratrice à inventer, d'elle-même, le roman qu'elle a décidé de vivre. Il se déploie en un geste pendulaire entre le présent abîmé et le passé tenace, le désespoir et la morsure facétieuse des mots qui lui répondent. Inversant le mouvement des choses, leur grignotement, Françoise Grard s'empare à pleines dents de son univers en clair-obscur.



Françoise Grard, en 2018. COLLECTION PARTICULIÈRE

« *Et le jour sera pour moi comme la nuit* », beau roman de l'œil malade, et du regard neuf qu'il oblige à poser sur toutes choses

Françoise Grard cherche à voir

C'est là que, dans son obscurité neuve, s'entrouvre pour elle une fenêtre: ce monde en réduction, cette vision coupée en deux qui s'impose à la femme de 60 ans, n'est-ce pas, après tout, une autre forme de ce qu'enfant elle a appris à sculpter d'elle-même, par choix? Réfugiée dans la tanière imprenable d'un « *état de conscience active* », la jeune fille, devenue professeure de lettres, s'est entraînée toute sa vie à ce découpage: ce n'était pas son regard qu'elle conformait au réel, mais la réalité qu'elle a appris à incorporer à sa guise dans sa besace.

En attendant que la bulle de gaz, « *grosse tique* » crochetée dans son œil, rétrécisse, l'écrivaine et lectrice empêchée se remet donc à écrire un journal intime, ce « *Kleenex de l'âme* », et à arpenter Paris. Son compagnon lui fait la lecture et, petit à petit, le monde, en elle, se reconstitue. Vibrant, le roman l'est à tous ses étages: récit d'un gouffre intime, sondant les abysses d'un être ombragé

confronté au rétrécissement de son existence, ce livre-fenêtre ouvre aussi sur des corridors de questions. Telle cette scène où la narratrice, plus jeune, cherche son fils tout juste né à la nursery de la maternité, sans le reconnaître: qui au juste, en nous, voit? notre œil? notre souvenir? notre humeur? un « *cinéma intime* »? Que voit-on, véritablement, des autres? Comment, aussi, être chez soi dans son œil, ou comment poser, sur le monde, un regard qui ne soit que le nôtre? C'est cet apprentissage de toute une vie – lire au fond des êtres, savoir reconnaître, par-delà le quotidien lisse, ce tressage unique qui nous attache à ceux auxquels nous sommes reliés – que traverse Françoise Grard avec éclat. Un roman insatiable, qui fait de l'écriture un don de double vue. Et de la débrouillardise l'art de détricoter le brouillard. ■

ET LE JOUR SERA POUR MOI COMME LA NUIT, de Françoise Grard, Maurice Nadeau, 144 p., 18 €.

